Yé Tourne Le Dos Au Passé

Sylvain Rossignol

Tout à trac, du but en blanc, entre la poire et le fromage, le père nous a déballé ça.

Le séisme. On s'est tous cramponné à la toile cirée dans l'attente de la réplique qui suit la secousse, du vacarme après l'éclair, du souffle de l'explosion. Le frigo – c'est comme ça qu'on appelait la cuisine – n'avait jamais mieux porté son nom.

Figés et muets qu'on était. Nos bubons acnéiques, à Rémi et moi, se regardaient droit dans le blanc du troisième œil. Maman, je la voyais en coin, était raide comme un piquet. Même Roger Giquel l'avait fermé.

D'ailleurs, tout ça, c'était la faute de Giquel. Il venait d'annoncer la mort de Franco et Rémi avait vanné : « *Génial, la Costa del sol pour toute la famille en juillet.* » C'est vrai quoi, marre des vacances dans les Côtes du Nord au Camping des flots gris. Et là, le père a bondi sur le poste et Giquel s'est ratatiné par le centre de l'écran, en faisant poc !

C'est le moment qu'a choisi la bombe d'Hiroshima pour s'inviter à table, dans notre cuisine, chez nous les Ramirez : « *Yé tourne le dos au passé.* »

Bref, nous étions abasourdis par la déflagration, saisis, en suspens, à vif et Richter, lui, en vrac en bas de son échelle. Dans l'œil du cyclone. Temps suspendu.

Raclément sur le sol. Les pieds de la chaise du père qui butent contre les petits morceaux de carrelage. Il se lève. Giquel reprend son sermon. Ouf ! De nouveau, la France a peur. Nous voilà rassurés.

On était le 21 novembre 75. Date mémorable : le pourquoi du frigo enfin élucidé.

C'est de là qu'est née la « North Attitude » : du 21 novembre 75, du frigo, du « *Yé tourne le dos au passé.* »

La règle en était simple : toujours faire face au nord. C'est un soir de cuite au Penalty qu'on a inventé le concept. Au Penalty, c'était assez facile. Le zinc était orienté est-ouest, avec Nicole, la patronne, plein nord. On pouvait donc tailler la bavette avec Nicole ni vu ni connu. Il fallait juste aller aux chiottes en crabe, avec plus ou moins d'élégance, et quitter le rade en marche arrière. Plus délicat.

Discuter avec les potes tout en reculant et sans rater la marche, ni s'éclater les omoplates sur la porte fermée.

La « North Attitude » était un hommage au père par le seul langage permis chez les Ramirez, celui des corps.

Faut vous dire, pour bien saisir notre sidération du 21 novembre 75, que le père est maçon.

Maçon dans son corps d'abord. Tout en segments courts, musculeux et habiles, greffés sur un tronc disponible et précis comme un distributeur à outils. Le père au travail, il ressemble aux établis Black et Decker. Amovible, polymorphe, polyvalent, pliable en tous sens. Le père au travail, c'est une chorégraphie de l'opérationnel, le Nijinski de l'échafaudage, la Nadia Comaneci de la truelle.

Mais il est maçon dans sa tête aussi. Tout y est tiré au cordeau, aligné au fil à plomb, aplani au niveau à bulle, mesuré au mètre à ruban. Son esprit n'obéit qu'aux lois de la physique. Cela va au-delà de son agnosticisme viscéral – il est anticlérical pratiquant. En deux mots, le père a l'esprit pratique. En un, il est manuel. D'ailleurs, c'est son nom. Manuel Ramirez.

Tout ça pour vous dire qu'il le mérite, l'accent circonflexe sur le a, décerné par le roi du parpaing à ses ouvriers sur Europe 1 : « Bouygues, des maisons de mââââââçons ! »

Donc, le père est mâçon. Habile, mais bien emmerdé avec l'âme humaine. Parce que l'âme humaine, ça présente des arrondis qui échappent à l'équerre. Alors, il ne parle jamais des autres. Ni de lui. Seulement de ciment, briques, parpaings, et autres poésies BTPesques.

Bref, le père ne parle pas, il bétonne.

Côté explications, il faut aller voir maman. Elle raconte que les gens d'ici, les Bretons, les ont bien accueillis. On les a appelés les Espagnols dès le départ – normal – mais sans animosité. Juste de la méfiance. C'était la fin de la guerre, enfin de leur guerre. Mes parents avaient redoublé : ils avaient eu droit à celle d'Espagne, puis 39-45. Le père avait acheté une ruine, une ancienne étable, tout en longueur, pour deux bouchées de pain. Il n'avait pas plus à offrir. La grange longeait la route du village, avec un palmier chétif devant, ramené par un cap-hornier. Le père a dû voir un signe dans cet arbre reraciné.

Et là, il a fait un truc bizarre pour les gens d'ici : les ouvertures, il les a toutes faites au nord et aucune au sud. La maison a fait dos à la route, dos au palmier et face aux frimas. Incompréhensible, dans ce pays des « mois noirs » comme ils disent, sombres et humides.

Ensuite, il y a eu notre naissance, à Rémi et moi, le 14 février 60. Elle tenait du miracle pour les grenouilles de bénitier locales. Maman avait presque 40 ans. « Deux d'un coup, alors qu'on n'y croyait plus », m'a-t-elle dit. Nous sommes très dissemblables. Moi, j'ai hérité de la morphologie du père, un tronc noueux

et des bras épais. On a la manie des noms qui nous vont bien, chez les Ramirez. Je m'appelle Olivier. Rémi quant à lui – do ré mi ra mi rez fa sol – était destiné à la musique expérimentale. Il a un air indéfinissable de partition à la Boulez et une vague ressemblance avec le palmier du jardin.

À notre double naissance, la pièce centrale a été prolongée de deux chambres, avec des ouvertures de tous côtés, ma mère l'a exigé. Mais pour la cuisine, rien à faire, le père n'en démordait pas. Toujours sombre et glaciale, nous l'avons surnommée le frigo.

« *Yé tourne le dos au passé.* » Voilà comment il avait traduit son exil dans sa langue de maçon. La parole n'avait pas grâce à ses yeux. Seule la pierre pouvait marquer sa résolution : elle l'obligeait à regarder vers le nord pour tourner le dos à son passé.

Fin 77, c'était le début des années punk, la déferlante qui venait du nord. Une révélation pour nous : la « North Attitude » en plus radical. Rémi et moi, on a commencé la déconnante permanente. On a fondé un groupe : *Les T'ailleurs du Channel*. Moi à la basse, Rémi au chant, le fils de Nicole à la guitare et le garçon boucher qui débitait les fûts de la batterie comme des carcasses de veau. Rémi portait le kilt à l'écossaise – à cru comme il disait –, ce qui excitait les filles. Avec ses cheveux rouges en pétard, il ressemblait de plus en plus au palmier du jardin.

Chaque 14 du mois, on faisait le « *special tribute to the North* » pour commémorer le « *Yé tourne le dos au passé* » : on tournait le dos au sud du lever au coucher du soleil. Quand on partait en mob, fallait attendre la nuit pour revenir, comme des musulmans au ramadan. Dès qu'on a eu le permis, on s'est pris les premiers pets en bagnole pendant les retours au bled en marche arrière. On passait souvent au poste et Rémi s'est même pris une mandale pour avoir tourné le dos au brigadier positionné sud-sud ouest.

Un après-midi qu'on étendait le linge avec ma mère, je lui ai demandé pour l'Espagne, ce qu'ils avaient laissé là-bas, ce qui méritait qu'on lui tourne le dos. « *Ton père a été un héros* », a-t-elle murmuré. Même si je m'en doutais, ça m'a fait un coup. L'impression de laver son linge propre en famille. N'empêche, mon père était bien un putain de républicain héroïque !

Le père est mort comme il avait vécu, sous le règne du matériel et des lois de la physique : tombé d'un échafaudage. Pure coïncidence, le soir même, la télé est passée en couleur, mais Giquel avait gardé son air noir et blanc.

L'enterrement nous a tiré des larmes. Presque tout le village était là. Des gens avec qui on échangeait le bonjour ou des pronostics sur le mauvais temps à venir. On reconnaissait au père sa dureté au labeur et son honnêteté, vertus cardinales en pays breton. En plus, le curé nous a flattés par son omni-absence. « *Domage que votre père ne soit pas là pour voir ça* », a dit maman. On dit toujours des conneries aux enterrements. On s'était un peu pris la tête avec le maire pour orienter la tombe au nord. Dessus, Rémi et moi, on a écrit : « *Manuel Ramirez, 1920-1980 : la patria o la muerte* ».

J'ai envoyé un courrier à l'Amicale française des républicains espagnols avec les rares informations sur le père que maman m'a données et une demande de renseignements sur sa guerre d'Espagne.

La semaine après l'enterrement, Rémi et moi avons fait une grande ouverture dans le mur borgne du frigo, la face sud. Histoire de faire rentrer le soleil et soigner les rhumatismes de maman. L'ouverture donnait sur le palmier, enfin ce qu'il en restait depuis que Rémi l'avait teint en rouge.

Dès le lendemain matin, c'est par là que le facteur est entré. Sans se poser de questions. Il m'a tendu la lettre, avec le tampon de l'Amicale française des républicains espagnols.

Dedans, il y avait mon courrier. Dessus, en diagonal, écrit en rouge : *Mort au traître !*